

19. Gustave Flaubert en toutes Lettres

Le Voyage en Orient entre Lettres et Images...

Jean Marie André

*L' Ineptie (ou la bêtise) c'est de vouloir conclure...Flaubert ⁽¹⁾
Alors allons -y !!!*



Photo Maxime du Camp. BNF Gallica

Pendant des siècles, les lettres ont été, pour les humains, le seul moyen de communiquer. La flamboyance du discours flaubertien s'est associée aux toutes premières photographies en noir et blanc de l'époque. Ces photographies de Maxime du Camp, au nombre impressionnant de 189, sont restées célèbres parce que très belles, en particulier celles du Sphinx et des Pyramides, d'Abou Simbel, de Baalbek au Liban et de Jérusalem. Mais Flaubert voyait et nous montrait, à travers ses mots et ses phrases, très précisément les paysages et les humains. Maintenant en photographiant ces paysages somptueux, nous n'écrivons plus et les mots, hormis ceux des jugements de goût chers à Emmanuel Kant et à Ludwig Wittgenstein avec ses Ah ! et ses Oh ! ne nous viennent plus à l'esprit...

On a le désert d'un côté, Le Caire et tous ses monuments à vos pieds, et plus loin les prairies du Nil, avec le Nil tacheté de voiles blanches...

« Les canges ont toutes, deux grandes voiles croisées, ce qui fait ressembler le bateau à une hirondelle volant avec deux immenses ailes. Le ciel était tout bleu, les éperviers tournoyaient, les chameaux passaient, et du haut des minarets en ruines, dont les pierres sont rongées de vieillesse, comme les pans de guenilles déchiquetées par les rats, on voyait les hommes et les bêtes ramper comme des mouches, le tout inondé d'une lumière liquide qui paraît pénétrer la surface de chaque chose et la transparence de l'atmosphère[... au terme] cet après-midi d'une délicieuse course au tombeau des Califes, toute chargée de mosquées du temps des croisades.»

C'est en voyant le Sphinx que la tête m'a un moment tourné, mon compagnon était blanc comme le papier sur lequel j'écris...

« Au coucher de soleil, le Sphinx et les trois Pyramides toutes roses semblaient noyés dans la lumière ; le vieux monstre nous regardait d'un air terrifiant et immobile. Jamais je n'oublierai cette singulière impression. Nous y avons couché trois nuits, au pied de ces vieilles bougresses de Pyramides et franchement c'est chouette. Plus on les voit, plus elles paraissent grandes. Les pierres, qui à vingt pas semblent grosses comme des pavés de rues, ont la taille d'un homme environ et, quand on monte sur elles, cela grandit au fur et à mesure comme lorsque l'on gravit une montagne. Dès le lendemain matin, avant le lever du jour, nous avons commencé l'ascension. Les Arabes qui nous mènent sont si adroits, deux par devant qui vous tirent et deux par derrière qui vous poussent, que l'on est entraîné presque malgré soi. Moi qui n'ai pas le vent long, je n'en pouvais plus d'essoufflement quand je suis arrivé en haut. C'est l'affaire d'un petit quart d'heure

Avoir choisi Delphes pour y mettre la Pythie est un coup de génie...

« Á Éleusis, au bord du golfe de Corinthe [...Flaubert] a songé avec mélancolie aux créatures antiques qui ont baigné dans ces flots bleus leur corps et leur chevelure. Le port de Phalère a la forme d'un cirque. C'est bien là qu'arrivaient les galères à proue chargées de choses merveilleuses, vases et courtisanes. La nature a tout fait pour ces gens-là, langue, paysage, anatomie et soleils, jusqu'à la forme des montagnes, qui est comme sculptée et à des lignes architecturales plus que partout ailleurs. »

« Avoir choisi Delphes pour y mettre la Pythie est un coup de génie. C'est un paysage à terreurs religieuses, vallée étroite entre deux montagnes presque à pic, le fond plein d'oliviers noirs, les montagnes rouges et vertes, le tout garni de précipices, avec la mer au fond et un horizon de montagnes couvertes de neige. »

« La route de Mégare à Corinthe est incomparable. Le sentier taillé à même la montagne, à peine assez large pour que votre cheval y tienne, et à pic sur la mer, serpente, monte, descend, grimpe et se tord aux flancs de la roche couverte de sapins et de lentisques. D'en bas vous montez aux narines l'odeur de la mer, elle est sous vous, elle berce ses varechs et bruit à peine. Il y a sur elle, de place en place, de grandes plaques livides comme des morceaux allongés de marbre vert. Et derrière le golfe s'en vont à l'infini avec mille découpures fines des montagnes oblongues à tournures nonchalantes. » (lettre...)



Le récit des origines du monde, au VI^{ème} siècle avant JC, par Phérécyde de Syros...

Un récit des origines du monde, avait déjà été écrit par Phérécyde de Syros, au VI^{ème} siècle avant JC. Et ce, bien avant Ovide et son inaltérable *ante mare et terras* de la fin du premier siècle avant JC. Pour Phérécyde de Syros, le vide, comme toujours dans les mythes, était peuplé de trois êtres : le Ciel, la Terre et l'Océan. Dans ce récit, la Terre, appelée Chtôn, avançait voilée vers le Ciel sous les yeux de l'Océan, maître de cérémonie. Le voile de Chtôn tomba et son corps nu apparut fugacement le temps que le Ciel ne la recouvre d'un manteau brodé d'images de fleuves, de lacs et de montagnes. Chtôn, recouverte de ce manteau, devint dès lors la Terre. Le mot Chtôn, quant à lui, trouva refuge dans l'adjectif *chthonien*, synonyme de vide et d'abîme originel.

Franco Farinelli dans *L'Invention de la Terre* se posa, en 2007, la question de savoir qui avait vu et qui verrait de nouveau la nudité de Chtôn ? Car « en voyant l'image de ce qui existe, nous croyons voir ce qui existe. » Au beau milieu de ces images nous avons retrouvé celles de la cartographie marine et terrestre de Ptolémée dès l'an 150 sans oublier que la carte d'un

territoire n'est pas le territoire. Nous avons aussi retrouvé celles de la photographie au milieu du XIX^{ème} siècle.

Toutes ces lettres de Flaubert avec leurs descriptions minutieuses, nous les retrouverons encore plus minutieuses, précises et nombreuses dans son *Journal de Voyage* en Orient. Parallèlement les photographies de Maxime du Camp ont été prises dans des conditions particulièrement difficiles, en plein désert et en plein soleil le plus souvent. Les temps de pose étaient très longs, Les négatifs étaient sur papier ciré et les tirages se faisaient sur papier salé. Tout ce travail se faisait sous une tente surchauffée. Flaubert, quant à lui n'appréciait que fort peu de se "noircir les doigts de nitrate d'argent ". Ces photographies, au nombre impressionnant de 189 sont restées célèbres parce que très belles, en particulier celles du Sphinx et des Pyramides, d'Abou Simbel, de Baalbek au Liban et de Jérusalem. Maxime du Camp photographiait l'Égypte en noir et blanc mais ses photographies s'effaçaient derrière les couleurs flamboyantes du discours flaubertien. Flaubert voyait et nous montrait, à travers ses mots et ses phrases, très précisément les choses. Á Beyrouth, « Maxime a lâché la photographie. Il l'a cédée à un amateur frénétique : en échange des appareils, nous avons acquis de quoi nous faire à chacun un divan *comme les rois n'en ont pas* : dix pieds de laine et de soie brodée d'or. Je crois que ce sera chic. » Mais actuellement ce sont les mots et les phrases qui ont été supplantés par les images !

Voir versus Regarder ...

Pour Jean Paul Sartre, grand admirateur de Flaubert, "l'image n'est pas dans la conscience pas plus que l'objet de l'image n'est dans l'image". L'image désignait pour Sartre le rapport de la "conscience réalisante " nous permettant de percevoir une image dans le réel avec la "conscience imageante" et l'imagination de l'objet imaginaire. Quand nous imaginons un objet, nous visons bien cet objet et non pas une image de cet objet, mais nous la posons "en image" comme absente ou comme existant ailleurs comme « analogon ». L'analogon désignant ainsi un objet réel, physique ou psychique, ne se donnant pas en propre sur le mode de la perception, mais se donnant comme un représentant analogue de l'objet visé sur le mode imaginaire. Tout en s'effaçant derrière l'objet imaginaire, il est le support matériel de l'image, indispensable pour que la conscience se rapporte au monde sur le mode imaginaire.

Mais qu'est-ce-que voir ?

Depuis la Grèce du IV^{ème} siècle avant JC, la vue fut considérée comme un des sens les plus sophistiqués de l'être humain à côté du toucher, de l'odorat, du goût et de l'ouïe. Au point que pour les Grecs, quand l'œil ne voyait plus, il était relayé par « l'œil de l'âme », la vue devenant la voie royale des sens. Pour les Romains, plus pragmatiques, *videre* c'était « voir devant nous »

Qu'est-ce que regarder ?

Regarder, c'est diriger son regard dans une direction précise, c'est « porter attention à... porter regard sur ». Nous voyons devant nous mais nous regardons avec attention. Si voir, c'est recevoir une image, regarder, c'est scruter, c'est voir les choses en oubliant le nom qui leur est donné pour mieux les voir. Ensuite viendront les mots qui en garderont la mémoire. Platon, dans le *Théétète*, pensait que nous regardions « par les yeux », véritables agents autonomes observant et cherchant à déterminer par la vue des objets et à les décrire ce que fit Flaubert à Delphes, sur la route de Mégare à Corinthe et au pied du Sphinx et des Pyramides. Mais Platon pensait aussi que nous regardions « au moyen des yeux » devenant ainsi l'équivalent de fenêtres, notre regard d'attentif, se faisant alors évasif, en « attention flottante » comme à Éleusis. Á cet instant, nous n'observons plus un objet mais, comme envahis par lui nous le contemplons. Le poète allemand Hölderlin écrivit, à ce propos, ce vers magnifique : *Denn an der Augen Schule Blau... Le bleu éduque les yeux à regarder*. Le bleu du ciel étant l'école nous « apprenant à voir, à regarder tout ce qui se montre à partir de soi-même et qui demande à être vu. » Et alors...

... Avec René Char « les mots qui vont surgir savent de nous, ce que nous ignorons d'eux...un moment nous serons l'équipage de cette flotte composée d'unités rétives, et le temps d'un grain, son amiral. Puis le large la reprendra, nous laissant à nos torrents limoneux et à nos barbelé givrés »

Qu'est-ce qu'une image ?

De l'*imago* latine, nom donné au masque mortuaire du défunt obtenu par moulage, est née l'image. L'image pouvant être la représentation visuelle, éphémère et inversée, d'un objet ou d'un être se réfléchissant dans la glace. Ou la représentation d'un objet, d'un être par les arts plastiques, graphiques, photographiques, cinématographiques avec ses photogrammes fixes qui projetés, au rythme de 24 images/seconde, nous donne l'illusion du mouvement... du cinéma ! Ou encore la représentation d'un objet ou d'un être par l'intermédiaire d'un système optique et la représentation imprimée d'un objet ou d'un être réalisant un ensemble plan de points, les pixels représentatifs de l'apparence d'un objet, d'un être, formés à partir du rayonnement émis, réfléchi, diffusé, transmis par cet objet ou cet être : image réelle, image virtuelle ou de synthèse ; ou enfin la représentation mentale en l'absence de l'objet ou de l'être : image visuelle, auditive, souvenir, rêve, illusion voire même vision sans oublier que la vérité n'est pas intrinsèque aux images, Susan Sontag la comparant à « un gant qu'on enfle et enlève facilement » (X) Mais pour faire court, nous voyons, revoyons parfois nos images pixellisées sur Iphone, sur PC ou sur un appareil photographique numérique ,mais nous ne regardons plus.

Exit les Lettres... bonjour les Tweets !

Exit les lettres de madame de Sévigné, de Mozart, de Voltaire, d'Hegel, de Flaubert, de Paul Valéry, de Sartre à Simone de Beauvoir, De Simone de Beauvoir à Nelson Algren, de Camus à Maria Casares, de Sollers à Dominique Rolin et j'en oublie... Bonjour les tweets !

Né, avec le XXI^{ème} siècle en juillet 2006, de l'imagination créatrice de Jack Dorsey, le tweet est devenu le nouveau moyen de communication de l'actuelle modernité. Celle d'aujourd'hui qui est plus moderne encore que celle d'hier mais malheureusement moins que celle de demain! Les mots eurent, enfin, un poids tel que le choc des photos devint presque ridicule face aux échanges actuels de 900 de tweets par seconde, de 504 millions par jour et de 184 milliards par an ! Ce charmant "gazouillis" qu' était le tweet aux "140 caractères, espaces compris" a grossi. Avec "140 caractères, espaces compris", on était allé enfin, droit à l'essentiel sans s'embourber dans le paradoxe et les discours verbeux. Le tweet c'est action ! Alors avec ses actuels « 280 caractères, espaces compris", finies définitivement les phrases où, du début à leur point final, la pensée se levait et se mettait en tension comme l'écrivait François Julien en 2011, en évoquant la phrase littéraire d'*Entrer dans une pensée*. Mais cette pensée mais va-t-elle aussi doubler de volume et de sens ?

Ces tweets seraient-ils le véritable coup de dés nous mettant face à l'énigme du commencement d'une pensée, comme des premières phrases, comme des levers de rideau ? Cette première phrase engagerait-elle une pensée dont on ne pourrait plus s'en défaire, s'en déprendre, s'en dégager comme le capitaine Haddock de son sparadrap dans *L'affaire Tournesol* d'Hergé ? La lecture de nombreux tweets et leur bruit de fond, devenu un assourdissant "gazouillis", pourrait nous faire imaginer que l'essence du tweet a peut-être pris son envol avec les *Pensées*, *Maximes* et *Aphorismes* du passé, enfouis dans notre inconscient collectif. En effet, il y a eu le *Manuel* et les *Entretiens* d'Epictète au premier siècle après JC, *Les Pensées* de Pascal et les *Maximes* de La Rochefoucauld au XVII^{ème} siècle, les *Maximes* de Chamfort et celles de Vauvenargues, les *2 100 Pensées du Miroir de l'âme* de Georg Christoph de Lichtenberger au XVIII^{ème} siècle. Les Poèmes-Haïku d'Emily Dickinson de la fin du XVIII^{ème} siècle. Les *Maximes et Interludes* de Friedrich Nietzsche, les *Aphorismes et Insultes* d'Arthur Schopenhauer, ceux de Mark Twain et ceux d'Oscar Wilde à la fin du XIX^{ème} siècle. Les *Aveux et Anathèmes* ainsi que *De l'Inconvénient d'être né* de Cioran sans oublier les *Pensées* de Pierre Dac au XX^{ème} siècle. Ces *Pensées*, *Maximes* et *Aphorismes* n'étaient que l'écume de la pensée de ces philosophes... Tous ont atteint cette quintessence de la pensée tout en exigeant d'eux-mêmes d'aller, si cela était nécessaire, au-delà des "140 caractères, espaces compris" voire même des actuels « 280 caractères, espaces compris". Et cela sans même imaginer l'apparition de tels comptes d'apothicaires ! L'essentiel de leurs pensées s'est retiré dans des océans de pages de livres et d'être ainsi, dans un avenir proche, sous la menace d'y être abandonné comme le craignait déjà Hegel, il y a deux siècles, quand il écrivait que « la matière ancienne avait besoin d'être transformée et ne pouvait être simplement laissée de côté.



© Bernard Dupuis

Les mots de Flaubert étaient des images camouflées

Sous les lettres et dans ses lettres ...

En ce deux centième anniversaire de sa naissance

Quelques références...

Franco Farinelli dans *L'Invention de la Terre se posa*, en 2007

(1) Flaubert. Correspondance. *Flaubert à Louis Bouilhet. 1850* Tome I. Bibliothèque de la Pléiade. p 679 .

1. Herbert Lottman. Flaubert. Vers l'Orient avec Du Camp. Fayard.p 134-144
2. Manuscrit de la *Tentation de Saint Antoine* © BNF Gallica

Flaubert. Correspondance. Tome I. Bibliothèque de la Pléiade. p

3. François Julien en 2011, en évoquant la phrase littéraire d'*Entrer dans une pensée.*
4. René Char, *Sept saisis par l'hiver*, dans *Chants de la Balandrane*, Gallimard, 1977, p. 16.-
5. A verifier

